

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Défendrons-nous l'Ecole laïque

BLANC, BLEU OU ROUGE ?

Donc, il s'agit pour l'instant de défendre la Laïque, d'être blanc ou d'être bleu, et il faut se prononcer vite car, paraît-il, ça presse, ça presse terriblement.

Tâchons pourtant d'y voir un peu clair, d'abord. Nous nous emballerons ensuite, et de tout cœur, si la chose en vaut la peine, et nous descendrons dans la rue pour faire le coup de poing si nous sommes vraiment menacés.

**

Les révolutionnaires qui défendent l'Ecole laïque sont, d'accord avec nous pour critiquer cet enseignement. Mais il faut remarquer qu'il y a parmi ces défenseurs des républicains et des antiréalistes : des socialistes et des anarchistes.

Il y aura donc — et il y a — des façons de voir différentes, parfois même totalement opposées, entièrement antagoniques, et c'est ainsi que nous voyons Gustave Hervé, défenseur républicain de l'Ecole laïque, se déclarer partisan du Monopole de l'enseignement, tandis que Sébastien Faure, autre défenseur de l'Ecole laïque, est l'ennemi déclaré de ce Monopole.

On le voit, entre ces défenseurs, l'entente n'est pas facile. Nous croyons même qu'elle est impossible, parce que les uns sont des autoritaires et les autres des libertaires ; les uns attendent tout de la centralisation et les autres tout de la décentralisation.

Pour nous, nous estimons qu'il y a d'autres choses à dire que de faciles vérités socialistes ou de banales affirmations anarchistes.

En somme, et tout compte fait, c'est la guerre entre l'Eglise catholique et la République radicale. Et il nous semble bien que si l'on veut laisser de côté les grands mots lyriques, on arrivera à se faire une idée très assise et de tout repos aussi bien sur l'enseignement de l'Eglise que sur celui de la République.

Soyons nuls : nous savons ce qu'est l'enseignement clérical : nous n'en voulons pas.

Sur ce, on nous met en demeure de choisir, ou plutôt, on nous oblige, on veut nous obliger à choisir et à défendre l'enseignement laïque.

Or, nous sommes édifiés sur la valeur, sur la vertu de celui-ci. Intellectuellement et moralement, la République façonne à peu près autant de chrétiens et de frivoles que l'Eglise. Pour s'évader de l'enseignement laïque, il faut faire autant d'efforts, peut-être plus même, que pour s'évader de l'enseignement clérical, et on n'y arrive que si l'on possède déjà un tempérament de rebelle, de curieux, de chercheur.

L'Eglise fabrique des canailles et des assassins.

La République laïque fabrique des assasins et des canailles.

Mais il y a autre chose.

L'enseignement laïque étant officiellement l'enseignement de la République, on se croit obligé de dresser des éléges à la République parce que « son » enseignement s'appuie sur la science et de la raison (quelquefois), sur de l'expérience, de la constatation.

C'est ainsi que l'on attribue à la République, personne morale, une vertu qui vient en réalité de tout autre chose.

L'enseignement scientifique et technique de nos écoles est le résultat obligé du développement industriel et commercial, et non pas une vertu propre et souduaine et magique de la troisième République.

Ce n'est pas la République qui a fait quelque chose pour nous.

C'est nous qui avons fait quelque chose pour la République.

On plutôt, c'est le progrès. Comme on le dit vulgairement : c'est le progrès qui veut ça.

Seulement, on reste tellement subjugué par la « façade politique » d'une so-

cieté, que l'on s'imagine candidement qu'il suffit de changer cette façade pour changer de vie sociale.

Ainsi donc, l'enseignement laïque actuel tel qu'il est donné ne dépend que de l'intérêt de ceux qui font travailler, de ceux qui font produire.

Autrefois, hier encore, il y avait deux profiteurs, deux escrocs : un clérical et un « libre penseur » : un calotin et un voltaire. En canaillerie, en roubardise, ils se valaient tous les deux. Mais ils ont cessé de consentir à se parler le morceau. Chacun d'eux le veut pour soi tout seul. Ils se débinent, se calomnient, se font passer pour des menteurs, des tartufes, des charlatans.

Et voilà pourquoi le patron « libre penseur » a mené et mène et mènera la lutte anticlérale — ce qui ne veut pas dire antireligieuse.

Le calotin offrait le Bon Dieu et le Ciel — et l'Enfer.

L'anticalotin offre la Patrie et le Drapeau — et le gendarme.

Le patron « libre penseur » d'aujourd'hui n'assure aux enfants un enseignement plus vaste et plus solide que parce qu'il sait bien que le bénéfice de cet enseignement retournera à l'usine ou à l'atelier qui dirige, c'est-à-dire dans sa poche. Il faut que le cerveau se perfectionne en même temps que l'ouillage.

Mais le patron « libre penseur » n'ouvre les inférences que d'un seul côté : du côté de l'initiative industrielle et commerciale, et il entretient, avec soin, toutes les causes de malversation et de désaccord sociaux.

La République troisième a été et reste le « triomphe politique » d'une classe : la classe des exploiteurs.

L'enseignement laïque d'aujourd'hui représente admirablement les intérêts des exploiteurs et leur mentalité. Quoi d'étonnant à ce que le chien laïque gronde en voyant s'avancer le chien clérical.

D'avançee, nous savons que cet enseignement sera défendu par ceux qui en vivent, et qu'il sera furieusement défendu par eux.

Si les défenseurs de la Laïque déclarent qu'ils la défendront en la critiquant, ils ne feront que l'attaquer, parce qu'ils y sont raisonnablement obligés, et cela, on l'a toujours fait depuis qu'il existe des révolutionnaires clairvoyants.

Cette défense de l'Ecole laïque se transforme donc en critique de l'Ecole laïque, c'est-à-dire en attaque de l'Ecole laïque.

Mais alors, nous sommes d'accord sur le fond de la question et nous n'allons pas nous poser de paradoxes en disant que « nous défendons la laïcité en la critiquant ».

Tout cela, ce sont des mots.

Défendre le droit syndical des instituteurs n'est pas défendre l'enseignement laïque. C'est assurer, en réalité, l'indépendance des instituteurs et travailler à une nouvelle vie organique sociale.

Car l'instituteur que les républicains défendent n'est pas celui pour lequel nous nous battons. Celui pour lequel nous nous battons, on peut être sûr que les républicains l'attaqueront, les persécuteront autant que les évêques qui propagent la non-croyance en Dieu, mais qui conservent chez les enfants l'amour de la Patrie et le culte du Drapeau.

La laïcité qui existe actuellement, et que Gustave Hervé appelle notre laïcité, est peut-être bien l'Ecole des républicains. Elle ne saurait être celle des anarchistes. Et pas davantage celle des syndicalistes révolutionnaires dont le but est d'abattre l'Etat capitaliste, qui ne repose que sur l'enseignement laïque contemporain.

En défendant la Laïque nous le répétions, on défend la République.

Les révolutionnaires ont mieux à faire.

Ce qu'il faut dire et répéter, ce n'est pas que quelque chose actuellement existant est bon.

Ce qu'il faut dire et répéter, c'est que rien de ce qui existe aujourd'hui n'est bon, c'est que tout est mauvais.

El nous attendons bien plus d'une critique vigilante, incessante, que d'une équivoque et dangereuse Défense.

G. D.

Le prochain NUMERO ILLUSTRE du « LIBERTAIRE » sera, comme nous l'avons annoncé déjà, consacré en grande partie à l'œuvre admirable de Francisco Ferrer :

L'ÉCOLE MODERNE DE BARCELONE

Il contiendra des articles :

de G. A. Laisant, sur :

LA RENOVATION DE L'ÉCOLE ;

de G. A. Laisant, sur :

FERRER ET L'ÉCOLE MODERNE ;

de José Rodriguez Romero :

POUR L'ÉCOLE MODERNE ;
et autres documents et extraits,
sans que soit négligée l'actualité.

Prix du cent : 5 fr. 60 francs.

ÉTUDES

Le lendemain du jour où, à Tivoli, Hervé et moi, nous défendîmes la Laïque, je rencontrais un anarchiste — on me permettra de son nom qui, en l'occurrence, importe peu — un excellent camarade, actif, intelligent et très convaincu.

Nous nous serrâmes la main et il exprima tout de suite le regret de n'avoir pu aller, la veille, au meeting. « J'aurais été curieux, me dit-il, de savoir comment tu nous défends la laïque. »

Quelques instants après, la conversation s'engagée sur les retraites ouvrières et nous parlâmes, ou plutôt il parla de la grande querelle entre les partisans de la Capitalisation et ceux de la Répartition.

Il était lancé, je l'écoutes : « Tout ça, vous êtes, dit-il, nous nous en fouts, et bien nous faisons de ne pas nous attarder à d'autre vaines discussions. Nous savons que bien que, dans cette sale société, il n'y a rien à faire ; que les réformes ne réparent rien ; que les améliorations n'améliorent rien et que la capitalisation ou répartition, c'est kif-kif. Pour le travailleur, l'une ne vaut pas mieux que l'autre. Toutes les polémiques, toutes ces controverses au sujet des réformes, ça peut, ça doit intéresser les coquins qui vivent de leur quinze mille, ceux qui aspirent à vivre comme les Q. M., aux dépens de la classe ouvrière et aussi les idiots qui croient encore au bulletin de vote et à la fécondité des réformes. Mais nous, monsieur, nous qui savons en quoi sont tous ces bobinements, nous n'avons pas à discuter, pas à nous mêler de tout ce fourbi. Nous sommes anarchistes. Et cela nous suffit. Rien à faire, rien de rien, sans une transformation complète, un changement intégral ; pas vrai ?

Il reproduit aussi fidèlement que possible le fond et la forme de sa petite tirade anarchiste.

J'objectai néanmoins : « Es-tu bien sûr que Capitalisation et Répartition ce soit kif-kif ? Je t'avoue que je ne suis pas très au courant de cette question. Je me propose d'étudier de près et fort impartiallement ; mais je n'ai pas encore eu le temps de me documenter et de me faire une opinion personnelle. Cependant, je suis porté à croire que, si la discussion est si vive entre les adversaires et les partisans de la Capitalisation, c'est qu'il y a quelque différence entre l'une et l'autre.

« As-tu un quart d'heure ? Peux-tu me renseigner un peu sur le fonctionnement de ces deux systèmes ? Dis-moi ce que tu es en sais, tu me rendras service. »

Le pauvre ami tenta de me donner les explications que je lui demandais. Je ne sollicitais pas de lui un cours savant sur ce qui différencie le système de la répartition de celui de la capitalisation. Je n'exigeais pas de lui des aperçus profonds, des distinctions subtiles, des considérations vastes ni alambiquées. J'espérais tout simplement quelques mots sur le mécanisme respectif des deux systèmes.

Le camarade bafouilla lamentablement ; il s'égarait dans un inextricable dédale de définitions obscures et d'explications contradictoires, tant et si bien que, à bout de souffle (on s'exténuait rapidement à fournir des explications incohérentes auxquelles on ne comprenait rien soi-même) l'ami en question finit par me dire :

« Et puis, quoi ? Tout ça, c'est de la blague ! Pas besoin de s'exposer à une mé-

ningite pour chercher à comprendre. La laïcité, la proportionnalité, le rachat de l'Ouest, l'Ouenza, l'emprunt de 600 millions de la ville de Paris, les caisses de retraites ouvrières, tous ces trucs-là, c'est de la politique. Et le temps qu'on consacre à la politique, c'est du temps perdu. Nous autres, conscients, nous avons autre chose à faire que de discuter à perte de salive sur ces fariboles. Nous avons à faire à l'éducation des individus qui composent le milieu actuel et à les préparer à bouleverter avec nous ce milieu. Je ne connais que ça. Au revoir, mon vieux ! »

— Au revoir !

Et nous nous séparâmes. Et tout en suivant ma route, je réfléchis. Il a raison, parbleu, le copain ! Je sais bien que sous le régime capitaliste, toute réforme qui n'atteint pas les sources mêmes de la société, est frappée d'avance de stérilité. C'est pour cela que je suis anarchiste. C'est parce que, après étude impartiale et examen approfondi de toutes les améliorations proposées, je suis arrivé à constater l'impuissance de toutes, que je suis révolutionnaire.

Mais tout de même, si, au lieu de tomber sur moi, le camarade avait eu affaire à un bon bougre cherchant sincèrement à s'inscrire, à se renseigner, ce bon bougre se serait-il contenté de l'affirmation catégorique mais sans preuve du copain ?

Quelle idée aurait-il eu de la justesse et de la solidité des convictions de notre ami ?

Et, s'il s'était trouvé là quelqu'un pour discuter pied à pied, que serait-il advenu ? dans quelle posture se fut trouvé notre camarade et, avec lui, sa doctrine ?

La morale de ce simple récit, c'est que, plus que quiconque, un anarchiste doit étudier les problèmes de tous ordres que les événements posent devant l'opinion publique et se garder de se prononcer sans examiner, sans contrôler, en masquant son ignorance du problème discuté derrière les formules définitives et intangibles constituant une manière de *Credo*.

Cette étude constante et de bonne foi s'impose à un libertaire, pour lui-même d'abord : c'est le meilleur moyen, que dis-je ? le seul de soumettre sa doctrine à l'épreuve indispensable qui la fortifiera sans cesse, l'ébranlera ou l'abattra.

Procéder autrement, c'est employer la méthode dogmatique, c'est faire preuve, sans le savoir, d'esprit religieux ; c'est prouver qu'on peut combattre la laïcité sous prétexte qu'elle donne un enseignement dogmatique tout en employant soi-même les procédés qui implique cet enseignement.

C'est encore et surtout pour les autres, pour la propagande qu'il fait sans cesse autour de lui, que l'anarchiste doit se documenter et réfléchir sur les questions qu'il discute.

Il le doit, sous peine de se présenter à faire un tort irréparable aux idées qu'il défend, sous peine de les rendre puériles ou ridicules.

Il le doit enfin, parce qu'il se fâche de ne recevoir de personne une opinion toute faite, de n'être enchaîné par rien ni par personne ; c'est sa fierté d'être lui-même et de ne tirer ses convictions en toutes choses que de lui-même, de son propre fonds ; c'est sa force, de raisonner avec son propre cerveau comme il voit avec ses propres yeux, comme il entend avec ses propres oreilles, comme il digère avec son propre estomac.

Je le mets au défi de ne pas être un suiveur, c'est-à-dire, de penser, de raisonner, d'agir par lui-même en toutes circonstances si, d'une part, il ne s'astreint pas à l'étude attentive de chaque problème posé ; si, d'autre part, dans cette étude, il ne fait pas raser des rases idées générales d'où procèdent ses convictions anarchistes.

Sébastien Faure.



La Foire aux Quinze-Mille</

qu'à l'électoral, rappeler à ce peuple de travailleurs les fusillades dont il a été l'objet, non pas lorsqu'il voulait manger du curé ou du franc-maçon, mais du pain ;

S'ils vont évoquer les tueries de Draveil, Raon-l'Étape, Narbonne, Fournies, Montjuich et tant d'autres :

S'ils lui montrent ce qu'était Ferrer, le vrai Ferrer anarchiste, le Ferrer révolutionnaire, antipoliticien et antivoltairien, l'éducateur, sapant les préjugés, patrie et démocratie ;

S'ils disent au peuple que tous les politiciens exploitent le cadavre de cet homme, ses calomnies comme ses encensements, dans leur intérêt personnel, car si Ferrer eut fait en France la besogne qu'il faisait en Espagne, ils auraient été tous d'accord pour le fusiller à la première occasion ;

S'ils enlèvent leur masque de tartufes à tous ces politiciens qui font semblant de se disputer à propos de l'enseignement laïque ou religieux ;

S'ils expliquent aux électeurs l'hypocrisie et le mensonge qu'il y a sous ces trois mots : Patrie, Démocratie, Etat ;

Si, en résumé, les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires font, avec persévérance, une campagne antiparlementaire, antidémocratique et antiéglantine, le peuple, la masse qui vient aux réunions publiques parce qu'elle croit qu'en votant, elle aura plus de bien-être et de liberté, verrà qu'elle ne peut s'émanciper par ce moyen.

Ce sera une grande déception et, dans un moment de colère légitime contre ceux qui ont exploité leur ignorance et leur crédulité, les travailleurs misérables et parias pourront, conduits par le bataillon intrépide de ceux qui savent, non pas déposer docilement et respectueusement un bulletin dans une boîte, mais briser les maudites urnes et brûler toute la baraque électorale.

Index.

République ou Monarchie

J'ai appris, tout jeune, à aimer la République, par les récits que mon père me faisait de la lutte ouvrière contre l'empire et Badinquet. Ce n'était pas seulement le sursaut d'un peuple contre la dynastie guerrière des Bonapartes, contre le régime oppressif d'une politique césarienne. A cette époque, les républicains étaient aussi des socialistes, non dans le sens d'une action politique déterminée comme les socialistes d'aujourd'hui, mais avec la signification bien précise d'une transformation sociale absolue.

Liberté politique, égalité économique, fraternité des citoyens et des peuples : Que la République était belle sous l'Empire ! Et cette phrase n'est pas vain : qu'on se plaît à la prononcer, une constatation ironique et plaisante, mais bien le cri des vrais républicains dépassés.

Car les politiciens, vendus aux puissances d'argent et d'ignorance, aux financiers et aux prêtres, s'appliquèrent à ne changer que l'étiquette du régime, en conservant précisément les abus et les priviléges des pouvoirs anciens.

La République actuelle, c'est le règne de la fraude. Tout y est mauvais, dénaturé, falsifié. Nous pensons boire du vin, du bon vin de France et c'est une eau sale, teinte de campêche et qui vous dégrade l'estomac, que vous aviez. Nous pensons vivre en République, dans cette belle République pour laquelle combattaient nos pères, et nous nous trouvons aux prises avec une immense salade d'intérêts, faite de toutes les hontes et tous les esclavagages.

Comme le docteur Stockmann, dans *Un Ennemi du Peuple*, le chef-d'œuvre d'Ibsen, nous pouvons dire sans arrière-pensée qu'il n'y a pas d'importance à ce qu'une pareille société disparaîsse. Mais, en même temps, il est indispensable de ne pas laisser naître l'équivoque, plus terrible encore que le mal.

Tandis que leurs complices républicains digèrent à l'abri du Code Napoléon, les royalistes et les bonapartistes tentent de nous forcer la carte. Ils profitent du discrédit que la République bourgeoise s'attire, pour nous vanter les beautés des régimes déchus.

On serait porté à se laisser séduire par leurs belles paroles et leurs arguments spéciaux. Après trente-huit ans de République, la classe ouvrière n'est pas encore dotée du minimum de garanties économiques, dont on lui avait promis la réalisation en échange de sa participation à la richesse sociale. Les libertés dont le régime s'honneur, deviennent de plus en plus rares, se rétrécissent, disparaissent. On vient de rétablir, au bénéfice du drapeau national, le crime du sacrilège. Le parlementarisme ne cherche même plus à sauver la façade qui recouvre tant d'aventures et de combinaisons louches, à paraître travailler

au profit de la totalité des citoyens, à cacher sa véritable utilité pour les bandits qui s'en font une cavalerie.

Certes, le tableau que nous pouvons faire, aussi bien que les royalistes, de cette abominable république, n'est pas pour lui attirer l'amour et le respect des humbles. Lorsqu'il faut la défendre contre les entreprises malveillantes de ses adversaires, on ne trouve pas, chez les militants, l'unanimité et la spontanéité qui mériteraient un régime même passable.

Mais il convient de ne point perdre de vue quels sont ceux qui veulent mêler leur action à la nôtre. Si le drapeau tricolore et le bonnet phrygien sont devenus, à nos yeux, des symboles d'exploitation et de mensonge, le drapeau blanc et la fleur de lys des monarchies ; ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille.

L'exemple des monarchies qui nous entourent n'est pas si séduisant, qu'on puisse se permettre de laisser le champ libre aux réacteurs. On nous parle toujours de l'Angleterre et de ses libertés. Allez donc voir dans toutes ses grandes cités industrielles, quelle misère décime la population laborieuse. C'est malgré tout — patriotisme mis à part — encore pis que chez nous.

L'insurrection de Catalogne nous a éclairé sur la situation ouvrière dans la monarchie espagnole. En Italie, et plus particulièrement en Sardaigne et en Sicile, la famine est en permanence.

On prétendra que cet état de choses sociaux ne dépend pas du régime politique. C'est possible. Mais alors, quel intérêt trouverions-nous à changer notre république borgne pour une monarchie aveugle ?

Nous connaissons la solicitude exercée par les princes à l'égard des ouvriers. Elle égale l'intérêt que les politiciens français prennent au bien-être du peuple.

Et puisque l'occasion nous en est donnée, ne laissons pas s'évanouir le souvenir du roi des Belges sans dire ici ce que nous inspire son règne. Son trône édifié par le massacre des ouvriers, était digne de celui qui l'occupait. Que de louanges, dans la presse, à propos de sa mort ! Et cependant, aux dires mêmes de ceux qui défendent sa mémoire, le moindre de ses actes aurait mené au bagne le vulgaire citoyen qui s'en serait rendu coupable.

Ce grand roi revendait pour son propre compte les objets d'art appartenant à l'Etat, c'est-à-dire à tous. Sa cupidité était telle qu'il fit enfermer comme démente sa propre sœur, l'impératrice Charlotte, dans une dépendance du château de Laeken, pour hériter de sa part. La malheureuse vit internée depuis quarante-deux ans, et le roi pouvait vivre à quelques cent mètres d'elle, il a pu rire, manger, dormir, aimer, entasser son or, mourir, sans accorder à sa sœur une heure de liberté. Il a pu disparaître, tomber en putréfaction, sans ordonner qu'on mette fin à ce supplice.

L'empire du Congo, dont ce roi négocia la plus grosse partie de sa fortune — au prix de quels abus — est un scandale permanent, un ensemble d'atrocités dont on connaîtra bientôt, sans doute, tous les détails.

Laissons de côté ses histoires de famille ainsi que ses multiples et séniles amours. C'était un roi, un grand roi, parfait-il, un de ceux dont nos royalistes font grand cas. Mais quelle est donc la situation ouvrière en Belgique ? Où voit-on que le peuple puise dans cette monarchie cléricale, plus de bien-être que dans notre république laïque ?

Blanc bonnet, bonnet blanc. Les régimes politiques ne sont rien du moment que le capitalisme s'y trouve le maître. Mais la monarchie ne peut pas être autre chose qu'un régime capitaliste. La République rêvée par nos pères, la République dont on dit qu'elle était si belle sous l'Empire, était bien plus près de notre conception économique.

Et c'est celle-là que nous défendrons malgré tout : liberté politique, égalité économique, fraternité des citoyens et des peuples !

Henri Duchmann.

RECTIFICATION

Un écho du *Libertaire*, dernier numéro, reprochait à la *Guerre Sociale* d'oublier Law, Sokoloff, Ricordeau. Le *Libertaire* fait amende honorable de cette erreur, qu'il faut attribuer à un de nos jeunes amis, prompt à s'émouvoir d'un silence souvent nécessaire pour la cause des emprisonnés. En effet, il n'est pas toujours utile de prouver par le journal que l'on s'occupe des prisonniers, et parfois même cela peut leur faire.

La meilleure action n'est pas toujours l'action officielle.

Laïcisation ou antiparlementarisme ?

Ce que nous faisons

Nous attaquons le parlementarisme.

Nous saboterons les élections.

Pourquoi?

Parce qu'en attaquant le parlementarisme nous combattons l'Etat ;

Parce qu'en dénonçant le mensonge démocratique nous combattons l'autorité.

Nous combattons l'Etat, non pas pour le réformer, pour changer le personnel, mais bien pour le supprimer.

Et cette action, nous la ferons non seulement par la parole dans les réunions électorales, mais aussi nous saboterons les réunions où on tentera de nous empêcher de parler librement.

Nous porterons tous nos efforts contre le parlementarisme parce que nous considérons que le suffrage universel, le bulletin de vote est un désastreux préjugé qu'il faut arracher à la masse des travailleurs ; parce que nous voulons leur faire comprendre que la violence et la révolte pourront seules les libérer.

Cette propagande aura une répercussion dans le mouvement syndical et les militants comprendront que le syndicalisme doit lutter contre l'Etat, défenseur de la propriété individuelle et du capital, au même titre qu'il lutte contre le patronat.

Nous ne sommes pas comme les antiparlementaires-votards qui disent que le socialisme électoral paix-sociale est « fatal » et que par conséquent, « ils n'empêcheront pas les socialistes « arrivistes » de leur Parti d'arriver. »

Nous pensons que pour arriver à la transformation économique de la société, pour supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme il n'est pas nécessaire que les travailleurs fassent l'expérience d'un parlement socialiste qui sera voué à l'impuissance et qu'ils continuent à engranger des politiciens partisans.

C'est pour passer par-dessus cette phase que nous faisons de l'action anti-électorale.

Il est incontestable que si les insurrectionnels aident les anarchistes dans cette besogne, la tâche serait moins lourde et les résultats plus féconds. Pourquoi ne nous aident-ils pas ? Pourtant, lorsqu'il a fallu faire de l'anti-parlementarisme et de descendre dans la rue, les anarchistes révolutionnaires n'ont pas méprisé leur concours.

Hervé dit que nous sommes des métaphysiciens et qu'il est lui, un homme d'action, même lorsqu'il défend la laïcité. Qu'en juge.

Henry Combes.

Syndicalisme et Anarchisme

Voici encore d'autres objections à l'encontre du syndicalisme : le syndicat est un groupement comme les autres, c'est entendu. On parlera bien d'affinité mais l'on sait fort bien que la plus grande affinité, celle qui unit les travailleurs, c'est la misère commune. Le syndicat devrait être complètement autonome, mais la confédération est un petit Etat, et le bureau confédéral un petit Parlement ; nous voulons être libres et non enchaînés. Or, le syndicat n'est pas libre, etc.

A toutes ces objections, je répondrai en demandant qui a créé le centralisme dans les syndicats, qui a formé cette C.G.T. ? N'est-ce pas en grande partie l'œuvre des anarchistes ? Ce ne sont pas les réformistes, à coup sûr, qui ont réalisé l'unification des forces ouvrières. Autrefois, il n'existant que des fédérations de métier. Il y avait même plusieurs fédérations d'un même métier.

Ces fédérations, la plupart sans grande importance, n'étaient pas, pour leurs secrétaires, de grasses sinécures. Malheureusement, s'il y avait moins de centralisme, il y avait tout autant, peut-être plus, de paperasserie que dans les grandes fédérations d'industrie actuelles, et elles ne s'occupaient, en outre que de questions purement corporatives. Aussi y avait-il entre elles des rivalités et des hostilités incessantes ; les ouvriers se mangeaient le nez entre eux, et les capitalistes se frottaient les mains avec satisfaction.

C'est alors que les anarchistes prononcent avec enthousiasme les fédérations d'industrie. Aujourd'hui, les anciennes fédérations de métiers sont presque toutes disparues, et avec elles les rivalités et les haines entre corporations. Grâce à l'union des syndicats dans la C.G.T., les ouvriers ont appris à mieux se connaître et s'aimer, et prendre conscience de leur force. Grâce aux fédérations d'industrie, le syndicalisme peut aujourd'hui viser un idéal plus haut, la suppression du patronat et de l'Etat... par la grève générale expropriatrice ; mais ces dernières fédérations ont pris une telle puissance et un tel développement, qu'elles se sont trouvées dans l'obligation de confier leur administration à des secrétaires appointés qui sont ces petits députés dont parlent avec tant de dédain nos camarades syndicalophobes. Pourtant, comment pouvait-on faire sortir de cette impasse ? D'un côté, le centralisme mais la force, de l'autre, la décentralisation mais la faiblesse et l'inertie... Nous avons préféré la première solution à la seconde, et les événements sont venus prouver que nous avions raison.

Dans l'avant-dernier numéro des *Temps Nouveaux*, le camarade Guérneau préconisait les petits groupements par affinité ; nous serions pleinement de cet avis si nous n'avions craint qu'avec cette décentralisation poussée à l'extrême ne surviennent les rivalités, les petites chapelles et les hostilités perma-

nentes comme avec les anciennes fédérations de métiers. Il faudrait pour cela que les camarades fussent tous conscients. Je m'empêtrerai d'ajouter pourtant, que cette question est à étudier plus profondément et à mettre en pratique, si c'est possible et immédiatement. Cela vaudrait beaucoup mieux que de perdre son temps à dénigrer le syndicat et les syndiqués.

LE SYNDICAT EST-IL LIBRE ?

La Fédération, ni la Bourse du Travail, ni la C.G.T. entière ne gènent nullement un syndicat et ne mettent aucune entrave dans son action propre ; sans doute, elles lui imposent certaines obligations et parmi les plus importantes de celles-ci, se trouve la cotisation. Pour payer toutes ces cotisations à la Bourse et à la Fédération, les syndicats sont obligés de faire cotiser leurs syndiqués, cela est inévitable, l'argent étant, comme on dit, le nerf de la guerre ; tant que durera la société capitaliste, on ne pourra rien faire sans lui. Si nous voulions faire comme dans nos groupes où il n'y a que des camarades conscients, c'est-à-dire si les versements étaient facultatifs, ce seraient toujours les plus conscients qui casqueraient.

Tout cela pourrait paraître en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut ; ces diverses obligations étant inévitables dans la société actuelle, on pourrait objecter qu'il sera malériquement impossible pour le syndicalisme de devenir libertaire ; aussi, pour éviter toute équivoque et tout malentendu possible, insisterais-je particulièrement sur ce point : c'est que quand nous disons que le syndicalisme peut devenir libertaire, nous voulons dire que l'anarchisme peut devenir le but suprême de l'organisation syndicale, mais, je le répète, il n'y a pas d'organisation purement anarchiste dans la société présente.

D'ailleurs, toutes les tentatives que l'on fait pour réaliser ce but, même seulement entre copains libertaires et conscients, ont piteusement échoué par la force même de l'actuel état de choses. Ce serait une sottise de croire qu'on peut le faire avec les syndicats ouvriers. Il faut d'abord penser à renverser, à chambarder les institutions autoritaires et capitalistes tout en négligeant pas l'éducation de l'individu. Or, le syndicalisme, malgré tous ses défauts, est encore le meilleur terrain pour mener à bien ces deux actions parallèles.

Que nous soyons en dedans ou en dehors du mouvement ouvrier, si son organisation devient tyannique, nous n'échapperons pas à sa tyrannie. Le parlementarisme, une fois complètement discredited, déchu, anéanti, les politiciens se rueront sur le syndicalisme et si nous ne veillons au grain, si nous les laissons frire à l'aise leur malpropre cuisine, ils trouveront par ce moyen à amuser pendant un bon bout de temps encore le pauvre populo.

Il y a aussi la question de majorité et de minorité, mais au fait il faut bien avouer que ce n'est pas toujours la première qui fait les choses dans nos syndicats, que c'est presque toujours une poignée d'énergiques qui poussent les autres en avant, et s'il arrive parfois que l'on soit obligé de s'incliner devant des choses répugnantes, encore une fois ce n'est pas le syndicalisme qui en est la cause, ce sont les individus.

COMMENT TRANSFORMER L'INDIVIDU ?

On ne pourra transformer l'individu que par l'instruction et l'éducation anarchistes. Nous n'arriverons à ce but que par une action et une propagande de tous les instants. Si nous restons chez nous, dans notre tour d'ivoire, confinés dans notre scepticisme, que deviendront nos idées ? Ce n'est pas le tout de posséder la vérité — ou de croire la posséder — il faut en faire part aux autres.

Alors je sais bien que quand on dit à nos copains antisocialistes de faire de la propagande dans les syndicats, ils haussent dédaigneusement les épaules : peu ! les ouvriers, c'est-à-dire abrutis : abrutis de tous pays, unisz-vous, etc. Sans doute une cohorte d'abrutis abandonnés à eux-mêmes ne donnerait jamais rien de bon ; aussi, notre devoir est de les éduquer et pour les éduquer il faut aller avec eux. La majorité des ouvriers sont des abrutis, c'est indiscutable ; s'il en était autrement, il y a belle lurette que nous ne serions plus gouvernés ni exploités par nos semblables comme nous le sommes actuellement ; mais sont-ils responsables, les ouvriers ? Nous doivent-ils des comptes de leur abrutissement ? Evidemment non, ils sont à plaindre plutôt qu'à blâmer ; le peuple nous hait quelquefois parce qu'il nous méconnaît, et il nous méconnaît parce qu'on lui a fausonné l'esprit ; ce n'est donc pas lui le principal coupable, mais les chenapans qui, à l'école, à la caserne, en période électorale et en toutes circonstances ont façonné, pétri, moulé son cerveau au gré de leur fantaisie.

Et puis, ne sommes-nous pas sortis du peuple, nous aussi, ou presque tous, et n'est-ce pas un hasard très grand, on pourrait dire miraculeux, que nous ayons échappé à nos éducateurs bourgeois ? N'est-il pas étonnant que nous ayons pu tromper la surveillance des vigilants gardiens de l'autorité et de l'obscurantisme en nous émancipant, sinon matériellement, du moins moralement ?

On pourrait dire que celui qui me prend le peuple se méprise lui-même. J. Goirand.

QUE CES VICTIMES SE TAISENT

De Séverine, dans l'*Opéra*.
(A propos de la note adressée aux Temps Nouveaux par les réfugiés de Montevideo).

... Quarante habitants de Cevinto, avant que d'être passés par les armes, ont été torturés. Ils avaient commis le crime de se réjouir d'un échec du président Zetaya.

Enfin, la plus récente information confirme la déportation en masse de quatre mille personnes.

Mais personne ne s'émeut, personne ne réclame, personne ne bouge. Il y a des petites baraque très amusantes sur le boulevard; un vieux balai, non roti par hasard, atteint trente francs, l'autre jour, à la « Vente joyeuse »; le bibi cher à Paul de Kock, à Léandre et à Gyp va ressusciter.

Que voulez-vous de plus ?

Évidemment. Est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ça à l'heure où l'Ecole laïque a tant besoin de défenseurs ? A l'heure où le socialisme parlementaire se divise sur la question de la capitalisation ou de la répartition, et se retrouve unifié à propos des élections prochaines ! A l'heure où le socialisme insurrectionnel réclame pour les flics la journée de huit heures et une augmentation de salaires ! A l'heure où quelques anarchistes se tâtent pour savoir s'ils défendront ou non la Laïcité et où d'autres coiffent le bonnet de Nostradamus en déclarant que la question du sacre est une question sociale !

On peut bien mettre à feu et à sang l'Argentine révolutionnaire. Ce n'est pas là une question électorale, non plus qu'une question insurrectionnelle, non plus qu'une persécution tout court.

Est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ça ?

Bibliographie

PARADOXES, par J. Santarel.

Sous ce titre absurde nous trouvons un recueil de proses manières et brutes, parfois de saveur forte; un pot-pourri de sentences, d'impressions, de contes, de dissertations philosophico-sociales, des vers de méliton, de jolies pensées; le tout d'un assez étrange ragout.

Des idées, des images, oui, mais un style plein de faiblesses et d'un bien mauvais français par endroits. Quelques pièces ont du caractère, un caractère apparenté au *Nœud de Rameau*, que l'auteur a dû étudier. De ce nombré on peut citer l'*Alcôtre*, le *Paillard*, l'*Illuminée*, le *Vent* et, enfin, le dialogue philosophique qui fournit le titre du recueil.

Les amateurs de littérature truculente doivent lire ce livre; j'imagine qu'ils ne seront pas déçus.

QUELQUES LANCES ROMPUES POUR NOS LIBERTÉS, par Nelly-Roussel.

Mme Nelly-Roussel a de l'éloquence. Encore faut-il que les sujets traités s'y prêtent peu ou prou. Quand elle aborde les droits primordiaux de la femme, ceux de sa chair et de la libre maternité; quand elle s'élève contre le code et la morale bourgeoise, l'auteur a des accents chaleureux, persuasifs et nous n'avons qu'à applaudir.

Mais il est des questions comme celle du suffrage des femmes qui sont trop ingrates vraiment. Pour nous, il y a longtemps que nous sommes édifiés sur la valeur réformatrice du suffrage des hommes: cette expérience nous suffit très amplement.

Les Livres

Comment nous ferons la Révolution, par E. Pataud et E. Pouget.

A peine paru, cet ouvrage a été l'objet de passionnés commentaires, de critiques acerbes, voire de propos des plus méprisants. Certains ont pensé qu'il ne méritait.

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Il mérite d'être lu, en tout cas, ne serait-ce que pour voir comment s'y prennent, pour faire une révolution, deux syndicalistes notoires persuadés que les syndicats « sont aptes à réorganiser de fond en comble la société ». Lecture très attirante, au demeurant. Le style est simple, rapide, et les tableaux — cinématographiques, dirait-on volontiers, — de la France en révolution se succèdent sans fatigue pour le lecteur ordinaire — non sans lui incliner des préceptes de sabotage ou quelques idées, plus rares, d'organisation libre, dont il saura faire un jour son profit, espérons-le.

Cette hypothétique révolution débute par une grève sanglante, à la suite d'un malaise à peu près général, causé par les trusts, les lock-out, les scandales politiques. Quelques ouvriers sont tués par les policiers; le mécontentement grandit dans la classe exploitée; la grève s'étend; les corporations s'agissent; le gouvernement envoie troupes sur troupes; la colère du peuple finit par se faire jour et la situation devient franchement révolutionnaire.

(1) Un volume, 3 fr. 50. — Pris au journal, 3 francs; par la poste, 3 fr. 50.

GROUPE D'ACTION ANTI-PARLEMENTAIRE

Tous contre les Quinze-Mille !

Les camarades qui se réunissent au *Libertaire* ont formé un *Groupe d'action antiparlementaire*. Ce groupe a rédigé le manifeste ci-dessous, qui sera tiré en affiche, et pour la diffusion duquel nous avons besoin du concours de tous.

Nous proposons ce texte dès aujourd'hui.

Il est juste temps de commencer à envisager les moyens de faire de l'action anti-parlementaire.

Nous écrire au *Libertaire*.

Le groupe d'action anti-parlementaire.

Travailleurs,

Dans quelque temps, vous allez être invités à renouveler la Chambre des QUINZE MILLE. On va faire appel à votre clairvoyance, on va exalter vos devoirs et vos vertus civiques, et tous les candidats vont encore vous promettre des merveilles.

Mais n'êtes-vous pas convaincus aujourd'hui que le Parlementarisme a fait banqueroute, sauf pour ceux qui en vivent.

Pour avoir de nouveau vos suffrages, on vous présentera quelque chose de neuf : le Suffrage universel ratapé, redoré par la Représentation Proportionnelle, la seule équitable, affirme-t-on maintenant.

Cela revient à avouer que l'on vous a trompés jusqu'à ce jour en vous disant que le suffrage universel était un admirable outil d'emancipation. Au bout de quarante années, on vient vous dire que le système ne vaut rien. Les politiciens le saivaient depuis longtemps, mais il faut maintenant arrêter le syndicalisme, qui va tout à l'heure culbuter tous les partis politiques et leurs systèmes.

Faut-il vous rappeler que le Parlementarisme vous a conduits à la gigantesque escroquerie du Panama, aux expéditions ruineuses du Dahomey, à la campagne de Chine, au brigandage marocain, aux hécatombes de Madagascar, où dix mille de vos enfants sont morts pour le seul profit des lanceurs d'affaires, etc., etc. ?

Faut-il vous rappeler que les parlementaires vous ont promis, pour assurer les retraites ouvrières, le Milliard des Congrégations, disparu ou ne sait où. Et pour vous les « donner », ces Retraites ouvrières, voici que les parlementaires entendent remettre entre les mains des gouvernements les milliards prélevés sur votre maigre salaire.

Voilà quarante ans que cela dure ; quarante ans que l'on vous fait des promesses : quarante ans que l'on se moque de vous et que vous crevez de misère !

Mais vos maîtres se sont voté en cinq minutes quinze mille francs d'appointements.

Pour vous, quand vous demandez quelque chose et que vous le demandez trop haut, on vous met en prison.

Quand vous montez les dents, on vous fusille !

Voilà le travail des parlementaires.

Voilà la valeur du parlementarisme.

Mensonge, duperie, trahison.

Travailleurs,

Ne savez-vous pas que votre ennemi, c'est votre maître ?

Chassez les QUINZE MILLE !

Ce qu'on vous promet toujours, allez le prendre !

Reprenez ce qui vous appartient : la machine à l'ouvrier ; la terre au paysan.

Faites vos affaires vous-mêmes.

Syndiqués, vous pouvez supprimer le chômage en organisant la production.

Pour cela, devenez capables d'assurer le fonctionnement de la vie sociale en vous emparant des services publics.

Vous aurez ainsi la base de la société communiste, qui seule donnera la justice et la liberté.

A BAS LES QUINZE MILLE !

SABOTONS LES ELECTIONS !

LA TERREUR RUSSSE, par Pierre Kropotkin.

Tout le monde pourra, maintenant, lire cet ouvrage, dont nous avons annoncé la publication en anglais et qui vient d'être traduit dans notre langue.

En cent pages de faits, de chiffres démontés reconquis et contrôlés — que d'autres qu'en ignorent ! — déroulent sous nos yeux épouvantés toutes les horreurs d'une terreur naissante étendue à un pays de cent millions d'habitants et aggravée de supplices variés, dignes du moyen-âge.

Tout ce qui pense est décimé par la prison, les tortures ou la corde. La répression, l'extermination plutôt, se poursuit plus sauvage que jamais, les statistiques que publient les journaux bourgeois russes — et donc notre presse vendue ne souffre mot — nous en convainquent. Il n'y aura bientôt plus dans la Sainte Russie que des esclaves ou des mouchards.

On se demande ce qu'attend l'Europe civilisée pour essayer de mettre fin à pareil régime de sang.

LE NÉO-MALTHUSISME EST-IL MORAL?, en-
quête publiée par « Génération Consciente ».

Dans cette brochure sont publiées les réponses faites à la question ci-dessus, par des écrivains et des savants comme Naquet, Remy de Gourmont, Laisant, Séverine, Salmon Reinach, Tailhade, etc.

Le droit à la limitation des naissances y est vigoureusement affirmé.

Comme dit Méric : « Les malthusiens seront bientôt trop nombreux. On ne pourra pas les poursuivre. Que les moralistes se hâtent. »

LE DIEU-SANDWICH, ou le Bon Dieu comestible et potable, par de Lip-Tay.

Continuant sa besogne anticléricale, le fameux docteur en théologie examine aujourd'hui le mystère eucharistique. Inutile de dire avec quelle documentation et quelles commentaires plaisants, — plus ou moins.

LA CRISE DU SYNDICAT DES CHEMINS DE FER, par Eug. Poitevin et Ch. Gaillard.

Cette crise, c'est celle du louché et fantasque Guérard. Un comité de défense syndicaliste s'est formé parmi les cheminots afin que les révolutionnaires, systématiquement évincés de l'organe corporatif, puissent faire entendre leur voix et que pénètre un peu d'air libre dans l'autoritaire conseil qui compose le trop fameux Guérard et ses suivreurs.

A la veille de la réunion d'un congrès des cheminots, le comité se devait d'exposer les raisons de la dite crise. Espérons que la majorité par trop stupidement moutonnière à laquelle ceci s'adresse, y gagnera de voir un peu plus clair.

LA VIE OUVRIÈRE, sixième numéro; sommaire:

Le Secrétaire international contre l'internationalisme, par Menatte; la Roumanie et les boyards, par Dunois; le Trust du matériau des Usines à gaz, par Louzon; Légion d'honneur et Syndicalisme, par Mangin; la Grève des Boutonniers de l'Oise, par Platet, et A travers les Revues.

Vient de paraître :

Editions du *Libertaire* :

LES MARTYRS DE CHICAGO, une brochure avec portraits. La pièce, 5 centimes. Pour la propagande : le cent, 3 francs en plus.

Illusion parlementaire, par C. A. Laisant, couverture de Grandjean, franc 0,15, le cent, 7 francs. Que tous les antiparlementaires répandent à profusion cette excellente brochure.

Vient de paraître : *La Chanson aux Chansonniers*, édition trimestrielle des chansonniers, Chansons et monologues de : P. Paillette, Noël Reybar, Leo Star, Marcel Legay, Robert Guérard, Girodet, Jean Millery, etc. Les 4 séries parues dans l'année, franc 2,25. S'adresser à Maurice Doublier, saillie Jules, 6, boulevard Magenta, Paris X^e.

UN BEAU COUPLE

Les camarades d'Amiens nous ont envoyés une protestation motivée sur les agissements de Gabrielle Petit et de son étrange acolyte, l'abbé Vral.

L'abondance de copies nous a obligés à laisser cet article sur le marbre, mais nous tenons à déclarer que nous sommes avec notre excellent camarade Outin, impétueux attaqué par le beau couple en question.



Exhibition des Gratté-Pierre

Sous la couverture des artistes Bracque, mond, Alph. Legros, Louis Legrand, Lunior, Jean Veber, une bande d'épiciers en mal de « productions d'art » se sont mis depuis huit années déjà à infester Paris de leurs insatiables. Exceptons toutefois Manzana-Pissarro et Trigoulet. Leurs œuvres, si elles n'offrent pas toutes les qualités d'originalité, sont du moins intelligemment exécutées. Bien entendu, le Tartufe de la rue de Valois n'a pas daigné donner à ces deux « hors cadres » sa marque de sympathie. Il a préféré — comme chaque année — donner la palme au pornographe Neumont ou au prudhommesque Léandre etc. On a deviné le reste des échappées de bocal qu'il a honorées de sa paternelle protection.

Terminons en disant que le président de la société a, dans la préface qu'il s'est cru obligé d'écrire à cette occasion, glissé quelques bêtises et incorrections dont il a — à l'instar du Digne représentant des Beaux-Arts — le secret.

Et ces gens-là sont spécialement chargés de l'historique de nos collections !

J.-Paul Dubray.

ERRATUM

Dans mon dernier article les typos me font dire que la loi de Malthus est « une loi logique, dépendante des régimes sociaux ». C'est indépendante que j'avais écrit.

Plus loin ils m'attribuent que « les obstacles à l'accroissement varient non pas suivant les pays et les époques ». Au contraire, les obstacles varient avec les pays et les époques.

Ceci pour les contradicteurs qui sans doute verront des incohérences où il n'en a pas.

CH. VINCENT.

de défense conduirait rapidement à convaincre les plus obtus de la possibilité du désarmement; de la suppression des armées permanentes.

En effet, pour rendre la guerre possible, on est aujourd'hui obligé de l'humaniser. Si cependant vous revenez à la barbarie ne craignez-vous pas qu'on vous oppose une barbarie et demi ? D'autre part, l'emponiment des sources n'est pas un obstacle invincible; on peut faire venir l'eau de son propre pays, filtrer l'eau de mer, etc. Et quant aux ondes hertziennes faisant défaillir les poudres ennemis, avant qu'elles soient employées couramment à cet office, il n'y aura peut-être plus de poudre, on aura trouvé moyen de s'en passer !

Et puis ces méthodes de lutte ne pourraient que perpétuer la barbarie. Il faudra triompher autrement, en portant la guerre sociale chez l'envahisseur, par exemple, si c'est possible.

Ou mieux, selon les propres paroles de Jaurès, à qui, décidément, la vérité nous oblige à laisser le dernier mot dans ce débat : Il faut défendre la révolution dans son germe, dans sa préparation. Or, il est manifeste qu'un roman-romaneton est peu qualifié pour semblable tâche.

Les derniers chapitres de *Comment nous ferons la révolution*? sont consacrés aux professions libérales, à l'Education, à la Créditration de l'abondance, etc. Rien de particulier à signaler dans cette partie d'un travail somme toute intéressant et qui représente de toute manière, un effet sérieux de deux auteurs.

Sylvain.

L'Agitation

VILLE-ÉVARD

En temps ordinaire, la comédie politique n'est pas guère d'altruisme, mais à l'approche de cette élection, il est amusant de jeter un coup d'œil vers les coulisses, devant que le rideau soit levé et le boniment commence, alors que les cabots préparent la mise en scène. Les électeurs de la première circonscription de Passavant ne s'embêteront pas, ils ont en effet le privilège d'être représentés par des plus célèbres numéros du grand cirque Bourbou : le père Kinzmi dit Baudon, universellement connu pour ses idées pratiques toujours accueillies avec enthousiasme pas ses collègues. On se rappelle le succès éclatant par ses deux uniques propositions : la retraite pour les anciens députés et l'augmentation de 6.000.

En pensant à lui, il a totalement négligé de s'occuper des voix qu'il avait eues, aussi, n'est avec effroi qu'il voulait s'approcher le moment où il lui faudra les affronter de nouveau, car il sait qu'il lui est impossible d'esquiver la corvée contre laquelle il l'avait d'abord révélé. La question même des 15.000 francs est la en jeu.

Il est bien entendu que pour le récompenser de son zèle à défendre les intérêts des députés, en haut lieu ou en réserve un fromage épais : la direction de l'Asie de Ville-Évard ; Sigismund Lacroix ayant en l'esprit de mourir à point.

Cependant, au contraire, il lui faut porter la question des 15.000 francs devant le popule. En se dérobant, il avouera par sa frousse l'immortalité de la magistrature escroquerie dont il prit l'initiative, et il y aura des chances pour que l'augmentation scandaleuse soit à l'eau pour la prochaine Chambre. C'est pourquoi le père des 15.000 francs est forcément de marcher.

À ce mois de janvier, le battage va recommencer ; il va falloir travailler sérieusement pour faire avancer une fois de plus ce vieil acrobate à ses anciens électeurs.

Le père Kinzmi a imaginé de battre la grosse caisse autour d'un droit de douane sur les boutons étrangers ; mais le chèque a été vite découvert, ce droit étant remboursé quand les dits boutons sortent de France pour être dirigés vers l'Amérique. Et comme ses sympathies sont naturellement portées vers les gros exploitants, ses amis politiques, il lui faudra trouver autre chose pour faireoublier son attitude pendant la grève. Ce serait bien le diable si on ne trouvait pas un moyen quelconque de le proclamer chef ; avec les mesures politiques actuelles, c'est là un jeu d'enfant. Ensuite il donnerait sa démission pour la grasse sinecurité de Ville-Évard et laisserait la place à son compère : un quelconque avocat, arriviste enragé, ancrusté à Meru depuis une dizaine d'années et dont la patience est mise à une épreuve d'autant plus longue que, maintenant, sa popularité est tombée au dessous de zéro. Au point qu'il est obligé de lancer un canard spécial pour essayer de la réchauffer.

Oh ! comme ce serait plus simple et surtout plus économique, puisque l'asile de Ville-Évard est en question, d'y enfermer le père Kinzmi, en qualité de pensionnaire, et avec lui tous les politiciens, parasites invités qui ne font que retarder l'heure de l'affranchissement définitif.

Fernand Maura.

MONTCEAU-LES-MINES

On sait que Montceau est un pays très avancé, par conséquent, les ouvriers doivent être antifascistes, n'est-ce pas ? Eh bien, jugez-leur façon.

Tous les ans, au printemps, quelques-uns plus tôt, les anciens conscrits de 40 ans sont invités à se réunir chez un maestro pour fêter l'anniversaire de leur mariage au sort. Il y a d'abord défilé dans les rues, puis une ou deux musiques, puis ensuite banquet présidé par Not Jean-Bouveri — député — maire — socialiste — unifié

(toujours), ou bien par son adjoint le citoyen Forest — autre unifié.

Ah ! quelle fraternité règne dans ces gueules où l'on peut voir, côté à côté, des socialistes avec des jésuites, des syndicalistes rouges avec des jaunes, des patrons avec leurs exploitées !

On discute sur le vieux temps ou l'on partait l'as de carreau, ou sur le capitaine chose, qui était un bon type ! sur le commandant Machin, qui était une vache etc., bref, de toutes sortes de bêtises. Pas de politique, surtout, on n'est là que pour s'amuser ! et pas autre chose ! que quelques bons moments !

Aussi, les actionnaires de la Compagnie de Blanzy, ainsi que les exploitants de tout acabit, sont heureux, leurs esclaves s'amusent, ils ne pensent guère à se révolter. Ils sont tous empançés, d'ailleurs depuis qu'à l'Hôtel-de-Ville ségent des ouvriers. Leur bonheur est parfait !

Quand à Not Jean, lui aussi pratique l'antimilitarisme à sa manière !

Il est président d'honneur de la société de tir de Mont-Saint-Vincent dont font partie entre autres le curé du pays et le militant socialiste et syndicaliste Meulien de Montceau.

Dernièrement, un banquet fut organisé par la Société des anciens sous-officiers de Chalon, où fut invité Not Jean, qui n'osa pas, quand même y assister en compagnie du sous-préfet et du colon du 56e de ligne. Il se contenta d'envoyer un mot pour la tombola de cette société.

Insuffler de dire que ces deux sociétés sont agréées par le ministère de la guerre, ainsi que la société municipale de gymnastique et d'instruction militaire de Montceau dont le président est un socialiste bien en vue, commerçant estimé et estimable.

N'avons-nous pas encore vu, il y a deux ans, la municipalité, très socialiste, organiser un concours de gymnastique, faisant alliance, à cette occasion, avec tous les commerçants, jeunes ou autres du pays, ainsi qu'avec la Compagnie de Blanzy, qui fournit gracieusement l'éclairage électrique pour les fêtes patriotiques ?

Et voilà comment on est antifasciste à Montceau et comment on lutte contre le patronat exploiteur ! C'est le résultat de la politique socialiste et réformiste que nous subissons depuis 1900.

Allons, camarades anarchistes, il est temps d'agir contre les fumistes, venez avec nous au groupe !

J. Blanchon.

Dans le n° du 31 décembre, j'informais les lecteurs du « Libertaire » que la jeunesse syndicale de Vierzon avait vécu. Je disais que certains unités avaient employé le mensonge et la calomnie pour arriver à nous faire élimer et je dénombrai un échillon des insultes de Robert Fleurier à l'égard des antiparlementaires.

Le citoyen J. Lepore secrétaire de la Métallurgie, s'est trouvé vexé par les vérités que j'avais écrits (je le regrette) et il a profité de mon article pour taper à nouveau au conseil d'administration du 30 décembre, sur le dos des copains qui n'étaient pas là pour lui répondre, prétextant qu'il avait été insulté dans le dit article.

Je lui réponds que cet article que j'avais signé en partie a été fait par moi seul et que j'en prends toute la responsabilité, tout comme de celui paru dans le numéro du 2 janvier et de celui-ci également.

J'ai dit et je répète que lui et Fleurier pour étrangler le groupe de jeunesse syndicale, se sont servis de moyens dégoûtants, et j'ajoute que je me fais fort de le prouver devant les 600 camarades syndicaux de la Métallurgie à soi-même de montrer à ces camarades la bonne foi que notre secrétaire a apportée pour chasser les copains qui ont le tort de faire du syndicalisme autre chose qu'un tramplin quelconque.

P. S. Dans le prochain n° j'examinerai comment il faut se comporter pour être en dehors des critiques des aptères du syndicalisme vierzonnois.

L. R.

Le Groupe libertaire Idista — Cours gratuit par correspondance. — L'enseignement étant indi-

EN VENTE

au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

Pages d'histoire socialiste (Tchirke-Soïd).

0 25 0 20

L'Etat et son rôle historique (Kropotkin).

0 25 0 30

Les Temps Nouveaux (Kropotkin).

0 10 0 15

Aux jeunes gens (Kropotkin).

0 10 0 15

La morale anarchiste (Kropotkin).

0 10 0 15

l'ommuniste et anarchie (Kropotkin).

0 10 0 15

Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave).

0 10 0 15

Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave).

0 10 0 15

La panacée révolution (Jean Grave).

0 10 0 15

A mon frère le paysan (Reclus).

0 10 0 15

Entre paysans (Malesia).

0 10 0 15

Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).

0 10 0 15

A B C du libertaire (Lermine).

0 10 0 15

L'Anarchie (Malesia).

0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard).

0 10 0 15

Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure).

0 10 0 15

La question sociale (S. Faure).

0 10 0 15

Arguments anarchistes (Beaure).

0 10 0 15

La loi des salaires (J. Guesde).

0 10 0 15

Le droit à la paix (Lafargue).

0 10 0 15

à Communisme et les parasseux (Chépelin).

0 10 0 15

La femme dans les U. P. (E. Girault).

0 10 0 15

Justice (Fischer).

0 10 0 15

L'Argent (Paraf-Javal).

0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal).

0 10 0 15

La bonne Méthode (Paraf-Javal).

0 10 0 15

Libre examen (Paraf-Javal).

0 10 0 15

La morale transformiste.

0 10 0 15

Le Monopole de l'abrutissement, officiel.

0 10 0 15

Les faux libres penseurs et les vrais.

0 10 0 15

L'Humanité nouvelle.

0 10 0 15

La substance universelle.

0 10 0 15

Les faux Droits de l'Homme et les vrais.

0 10 0 15

Le Patriotisme, par un bourgeois,

suivi des Déclarat. d'Emile Henry.

Reponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure).

0 10 0 20

La femme esclave (Chaugain).

0 10 0 20

Le procès des quatre (Almeyras).

0 10 0 20

Le Crimes de Dieu (Sébastien Faure).

0 10 0 20

Ecyclage et sabotages.

0 10 0 20

Greve et Sabotage (Fortuné Henry).

0 10 0 20

Le machinisme (Jean Grave).

0 10 0 20

La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau).

0 10 0 20

Le manuel du soldat.

0 10 0 20

Aux Conscrits.

0 05 0 10

Patrie, guerre et caserne (Ch. Albert).

0 10 0 25

Le militarisme (Nieuwenhuis).

0 10 0 25

Lettres de Clouplou.

0 10 0 25

Le milit. artisan (Fischer).

0 10 0 25

l'opposition (Hervé).

0 10 0 25

l'opposition (Jean Grave).

0 05 0 10

La Croise en l'air (E. Girault).

0 05 0 10